

LA

# RENTE VIAGÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. <sup>K</sup>Fournier et Arnould,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS,  
SUR LE THÉÂTRE DU GYMNASÉ DRAMATIQUE,  
LE 29 SEPTEMBRE 1832.

—•••—  
PRIX : 1 FR. 50 C.  
—•••—



PARIS.

J.-N. BARBA, LIBRAIRE,  
PALAIS ROYAL, GRANDE COUR,  
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS.

.....  
1832

---

## PERSONNAGES.

M. FAYARD.  
M. VINOT, homme d'affaires.  
M. DUCHEMIN, capitaliste.  
ADOLPHE, son fils.  
HÉLÈNE, fille de Fayard.  
MERCIER, vieux domestique de Fayard.  
UN INCONNU.

## ACTEURS.

M. BOUFFÉ.  
M. FIRMIN.  
M. LÉON-MONVAL.  
M. DAVESNE.  
M<sup>lle</sup> FORCEOT.  
M. KLEIN.  
M. BORDIER.

La scène se passe dans l'appartement de Fayard.

Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être sur le théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur, ainsi de suite.

*Nota.* S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages qui composent le répertoire du Gymnase dramatique, à M. *Hormille*, chef d'orchestre au théâtre.

---

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,  
RUE DE VERREUIL, N° 4.

# LA RENTE VIAGÈRE, <sup>1851</sup><sub>07</sub>

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

---

Le théâtre représente un appartement simplement meublé. Porte au fond ; deux portes latérales. Sur le devant, à droite de l'acteur, une table avec papier, plumes, écritoire ; à gauche un petit guéridon.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

*Au lever du rideau, FAYARD, assis auprès du guéridon, déjeune ; VINOT est debout de l'autre côté. MERCIER est assis au fond à droite ; UN INCONNU, vêtu de noir, est debout derrière Fayard.*

FAYARD.

Je mange du chocolat tous les matins, et je déjeune à la même heure ; rien au monde ne peut déranger mes habitudes ; dix minutes plus tôt, dix minutes plus tard, je suis malade... et vous, monsieur Vinot, êtes-vous comme moi ?

VINOT.

A peu près... un homme d'affaires est essentiellement ponctuel.

FAYARD.

Là, j'ai fini... Mercier, emporte tout cela. (*Mercier emporte le déjeuner et entre dans la chambre à gauche ; à Vinot.*) A propos, vous n'avez peut-être pas déjeuné ?

VINOT.

Non, je suis sorti de si bonne heure !

FAYARD.

Il fallait me dire ça plus tôt.

VINOT.

A peine ai-je un instant à moi ; je suis obligé de courir depuis trois ou quatre jours, comme un courtier de mariage.

FAYARD.

Mais vous en faites quelquefois des mariages ?

VINOT.

Pas de ce genre-là ; figurez-vous l'affaire la plus originale, et en même temps la plus délicate.

FAYARD.

Parlons de la mienne, c'est plus intéressant. (*Il se lève et*

*aperçoit l'homme noir.*) Ah! je n'avais pas vu monsieur... c'est vous qui l'avez amené?

VINOT, *avec hésitation.*

Monsieur est un de mes clercs.

FAYARD.

Il a l'air fort respectable, monsieur votre clerc; il serait le doyen des notaires de Paris... ainsi vous avez trouvé le placement de mes quatre-vingt mille francs?

VINOT.

Oui.

FAYARD.

C'est tout ce que je possède; j'avais une maison, je l'ai vendue; une maison neuve, bien située, dans l'alignement, et louée de la cave au grenier; mais il fallait recevoir les termes tous les trois mois, donner quittance, passer bail; des locataires qui paient bien, mais exigeans; un portier honnête homme, mais qui fait des enfans comme s'il avait de quoi les nourrir, et qui m'envoie tous les ans sa famille me souhaiter la bonne année, et me retenir mes vieux habits; tout cela me fatigue, je n'aime pas qu'on me demande, de peur d'être obligé de... refuser; et puis ce n'était que de l'argent placé à trois et demi, sans compter les corvées.

AIR : *Je n'ai point vu ces bosquets de lauriers.*

Être électeur me déplait fort,

Au jury malgré moi je siége.

Outre l'argent que je paie au trésor,

De mille devoirs on m'assiége :

C'est une taxe, en vérité,

Tout à la fois personnelle et foncière :

On peut bien avec équité

Lever l'impôt sur la propriété,

Mais non sur le propriétaire.

J'aurais bien pris une inscription sur le grand-livre; mais j'aurais été obligé de m'inquiéter du cours de la rente... du prince Othon, de la diète germanique, et de flotter avec les fonds publics : ma foi, je me suis décidé à placer mon bien en viager. Combien me donnez-vous?

VINOT.

Je suis chargé de vous offrir six.

FAYARD.

Allons donc, mon cher monsieur, le commerce fait escompter à sept.

VINOT.

Oui; mais il se ruine.

Cela ne me regarde pas.

FAYARD.

Quel âge avez-vous ?

VINOT.

Cinquante-cinq ans.

FAYARD

Vous êtes encore jeune.

VINOT.

FAYARD.

Ce n'était pas l'avis de ma femme... j'ai quelque apparence, mais en réalité la goutte peut remonter, et ma foi... votre serviteur.

(*L'homme noir fait un signe affirmatif.*)

VINOT.

Eh bien ! si vous voulez sept ?...

FAYARD.

Plus, un catharre qui me jouera un mauvais tour. (*Il tousse. L'homme noir fait un signe.*) Tenez, voilà monsieur votre clerc qui entend les affaires. (*Il tousse encore. L'homme noir présente une boîte de pastilles.*) Excellentes pastilles... (*d Vinot.*) Eh biep ?

VINOT.

Sept et demi.

FAYARD.

Allons donc, je n'ai que cinq ou six ans à vivre ; mettons huit ans, à huit pour cent, c'est presque trente mille francs que votre client gagnera sur moi... N'est-ce pas, monsieur le clerc ?

(*L'homme noir fait un signe affirmatif.*)

VINOT.

C'est convenu.

FAYARD, allant à la table, à part.

Excellente affaire! (*haut.*) Tenez, voici toute la somme en un bon sur le trésor.. Ah ! ça, mes sûretés ?

VINOT.

Elles sont complètes... je donne ma caution personnelle.

FAYARD.

Plutôt que de me nommer le capitaliste à qui j'ai affaire.

VINOT.

C'est que l'emprunteur et le prêteur en viager sont, à proprement parler, deux ennemis mortels ; et il vaut mieux qu'ils ne se connaissent pas... Mon client a l'habitude de garder l'anonyme.

FAYARD.

L'habitude ?

AIR : *Vaudeville de la Somnambule.*

Ses calculs, en pareille affaire,  
Cinq ou six fois eurent un plein succès.

VINOT.

Eh! mais vraiment, ce monsieur paraît faire  
Une entreprise de décès.

FAYARD.

A ses marchés gagnant de fortes sommes,  
Il a si bien spéculé sur autrui,  
Qu'il n'a jamais rien perdu... que les hommes  
Qui, comme vous, avaient affaire à lui.

VINOT.

(*Il s'assied auprès de la table et écrit.*) Veuillez me signer cette  
procuration, et votre nom ne paraîtra pas non plus dans le  
contrat.

FAYARD.

Voilà!... (*Il signe.*) Pierre Fayard... est-ce tout?

VINOT.

Oui, d'aujourd'hui en trois mois, vous recevrez par mes  
mains seize cents francs en échange d'un certificat de vie.

FAYARD.

Je ne vous retiens plus... rentrez vite chez vous, pour dé-  
jeuner et terminer votre affaire originale qui ne me regarde pas.  
Monsieur le clerc, je vous salue.

VINOT.

AIR : *Valse de Robin des Bois.*

Entre vous la lice est ouverte,  
Il faut attendre : au plus heureux ;  
De l'un sans désirer la perte,  
Pour l'autre je forme des vœux.

FAYARD.

O fortune qui me réclames,  
Sur tes chances je mets l'enjeu !  
Car j'ai tant souffert par les femmes,  
Que je dois être heureux au jeu.

**ENSEMBLE.**

VINOT.

Entre vous la lice est ouverte, etc.

FAYARD.

Entre nous la lice est ouverte ;  
Sans faire ici le généreux,  
Si ma santé cause sa perte,  
Pour moi je formerai des vœux.

## SCENE II.

FAYARD, *seul.*

Je suis enchanté ; me voila débarrassé de tout soin , de toute inquiétude... six mille livres de rente ! c'est fort joli ; mais rien après moi... Bah ! à quoi bon ? je suis veuf , grace au ciel , d'une femme qui m'a fait souffrir dans mon ménage toutes les contrariétés connues ; Dieu veuille avoir son ame ! des enfans ! par bonheur encore , elle ne m'en a pas laissé... des maîtresses , j'en avais une , il y a bien long-temps... le premier et le seul attachement de ma vie ! Depuis qu'elle m'a trahi , j'ai bien juré de ne plus rien aimer au monde , et j'ai tenu parole ; aux orages des passions a succédé un calme plat... je vis tout seul , et pour moi seul ; que mon frère et ma sœur fassent de même ; je n'ai pas été créé et mis au monde pour leur servir de providence. . . quel avenir !

*Air de Prévillè et Taconnet*

Jadis le repos , la richesse  
Se dérobaient à mes désirs ardens.  
De les saisir aujourd'hui je m'empresse ,  
Et j'espère garder long-temps  
Ce que j'ai cherché cinquante ans.  
A rajeunir , grace à toi , je m'apprête.  
Bonheur nouveau , désormais viager ,  
Charme mes jours et viens les prolonger ;  
Je t'ai placé tout entier sur ma tête ,  
C'est à toi de la protéger.

## SCENE III.

FAYARD, MERCIER.

MERCIER.

Eh bien ! monsieur , le notaire... il est parti.

FAYARD.

Le notaire !... l'homme d'affaires.

MERCIER.

Ce n'est donc pas votre testament ?

FAYARD.

Du tout.

MERCIER.

Ah ! j'espérais...

FAYARD.

Plait-il ?

MERCIER.

Je veux dire que je croyais...

FAYARD.

Non, mon pauvre Mercier; et ceux qui attendent ma mort seront bien attrapés.

MERCIER.

De sorte que vous ne me laisserez rien ?

FAYARD.

Je n'ai plus rien à moi; j'ai placé mon bien en viager.

MERCIER.

Qu'appellez-vous en viager ?

FAYARD.

On sacrifie son capital pour grossir son revenu.

MERCIER.

On joue à qui perd gagne; ça n'est pas bête.

FAYARD.

Après nous la fin du monde ! En attendant, sans femme, sans héritiers, nous vivrons tranquilles comme des princes... des princes de l'ancien régime. Bon feu, bon lit, bonne table, pas de bruit ni d'émotions fortes, et plus d'économies à faire.

MERCIER.

Alors mes gages...

FAYARD.

Tu conserveras les cent écus que je te donne depuis dix ans.

MERCIER.

Pour vivre comme un prince, ça n'est pas trop. Quand on est à la fois cuisinier, frotteur et femme de ménage... Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit autrefois, un jour que vous étiez de bonne humeur, après la mort de votre femme : « Mercier, si par hasard mon revenu vient jamais à s'arrondir, tu t'en ressentiras à proportion... » Ça doit commencer.

FAYARD.

Nous verrons; que diable ! à peine ai-je pris mes mesures pour vivre tranquille, voilà déjà que tu me tourmentes.

MERCIER.

Ne vous fâchez pas; puisque je n'ai plus rien à attendre de vous et que je suis trop vieux pour chercher une autre condition, je veux jouir aussi de la vie et de mes épargnes, je place mon capital en viager.

FAYARD.

Combien as-tu ?

MERCIER.

Douze cents francs.

FAYARD.

Ton physique comporte à peu près cent francs de rente.

MERCIER.

Tant pis pour mon neveu.



FAYARD.

AIR du vaudeville de *l'Ours et le Pacha*.

Il ne faut vivre que pour soi ;  
Faire autrement c'est être dupe.

MERCIER.

Je ne veux plus songer qu'à moi.

FAYARD.

De moi seul aussi je m'occupe ;  
Je n'aime que moi.

MERCIER.

Comme moi.

FAYARD.

Dans nos projets si tu persistes,  
N'en dis rien ; on croirait, ma foi,  
Que nous sommes des égoïstes.

ENSEMBLE.

On supposerait, sur ma foi,  
Que nous sommes des égoïstes.

On sonne : va ouvrir. (*Mercier sort par le fond.*) Voyons, res-  
terai-je à Paris ou retournerai-je à Versailles ? Je vivrai plus  
tranquille à Versailles, ville florissante et déserte...

MERCIER, *rentrant*.

Monsieur, c'est un jeune homme qui désire vous parler...  
Il se nomme M. Adolphe Duchemin.

FAYARD.

Fais entrer.

## SCENE IV.

MERCIER, ADOLPHE, FAYARD.

ADOLPHE.

Monsieur Fayard ?

FAYARD.

C'est moi : qu'y a-t-il pour votre service ? Ne vous ai-je pas  
vu quelque part ?

ADOLPHE.

Chez monsieur Vinot ; je suis son premier clerc.

FAYARD.

Vous revenez pour mon affaire ?

ADOLPHE.

Je ne la connais pas, monsieur ; celle dont je me suis chargée  
intéresse une infortunée.

La Rente viagère.

FAYARD.

Monsieur, je suis bien fâché...

ADOLPHE.

Permettez ; il y a des circonstances qui vous touchent personnellement.

FAYARD.

Moi !... donnez-vous la peine de vous asseoir. (*Il lui offre une chaise ; ils s'asseyent. A Mercier.*) Laissez-nous. (*Mercier sort.*)

## SCENE V.

ADOLPHE, FAYARD.

ADOLPHE.

Pardonnez, monsieur, le trouble où vous me voyez, vous le comprendrez plus tard.

FAYARD.

Remettez-vous, monsieur, je vous écoute.

ADOLPHE.

Il y a un an environ, une dame âgée et malade, arrivée depuis peu à Paris, où elle ne connaissait que mon patron, à qui des amis l'avaient adressée, l'envoya prier de passer chez elle pour recevoir une confidence importante et un dépôt... Monsieur Vinot était alors occupé de nombreuses affaires, et moi, touché de compassion, je m'offris à le remplacer.

FAYARD.

C'est bien, jeune homme ; mais je ne vois pas trop...

ADOLPHE.

Je trouvai cette pauvre femme dans un état à faire pitié ; la misère était là luttant avec la maladie...

FAYARD, *se levant, et froidement.*

Pardon ; j'ai déjà donné aux indigens de mon arrondissement.

ADOLPHE.

Que dites-vous ? Écoutez, monsieur, et vous verrez si je viens mendier des secours. (*Fayard se rassied.*) Dans un coin de la chambre, pleurait une jeune fille, belle au-delà de toute expression ; je m'approchai de la malade, elle me tendit la main et me donna un papier cacheté eu me nommant la personne à qui je devais le remettre ; je provoquai sa confiance et j'appris son secret : deux jours après, quand je me présentai, je vis encore la jeune fille qui pleurait, mais seule.

FAYARD.

Mais quel rapport ?...

ADOLPHE.

Depuis ce temps j'ai cherché vainement à Paris la personne dont la mourante m'avait donné le nom, lorsque ce matin, au

bureau, j'entendis prononcer ce nom par hasard : on parlait d'un monsieur arrivé la veille de Versailles.

FAYARD.

Comment ?

ADOLPHE.

Plein d'espoir, j'accours ; et si je ne me trompe, j'acquitte maintenant la parole que j'ai donnée à madame Bréval.

(*Ils se lèvent.*)

FAYARD.

Hein ! madame Bréval ?

ADOLPHE.

C'était son nom.

FAYARD.

Ah ! mon Dieu ! revenue de Marseille ?

ADOLPHE.

Oui, monsieur.

FAYARD.

Elle était ici, et je l'ignorais ! Eh bien ! qu'est-ce qu'elle me veut ? où est sa lettre ?

ADOLPHE.

La voici. (*Il lui donne une lettre.*)

FAYARD.

Donnez... la pauvre femme ! mon Dieu ! je l'avais presque oubliée... Pourquoi faut-il que je me tourmente encore ? Voyons, mais je ne sais... j'ai de la difficulté à lire.

ADOLPHE.

L'attendrissement peut-être ?

FAYARD.

Eh ! non, jeune homme, eh ! non ; je n'ai pas mes lunettes... cet imbécile de Mercier...

ADOLPHE.

Si vous permettez...

FAYARD.

Il n'en fait jamais d'autres... je vous écoute.

ADOLPHE, lisant.

« Monsieur, si j'avais eu les torts que vous me supposez, ils « seraient cruellement expiés par dix-huit ans de chagrins.

FAYARD.

Après six autres d'un bonheur sans mélange... oui, monsieur, un jour a suffi pour me réduire au désespoir ; et c'est alors que je me suis marié... Continuez, monsieur.

ADOLPHE, lisant.

« Vous ne voudrez pas plus long-temps punir ma pauvre « fille de vos préventions contre sa mère. Vous avez refusé de « la voir, de la connaître, et cependant elle vous appar- « tient.

FAYARD.

Hein ?

ADOLPHE, *continuant.*

« Elle vous appartient, je vous le jure au lit de mort !...  
 « Quand on vous remettra cette lettre, la malheureuse enfant  
 « n'aura plus sur la terre d'autre protecteur que son père. »

FAYARD.

Qu'est-ce que vous me lisez là ?

ADOLPHE.

Ce que j'avais appris moi-même de la bouche de cette dame.

FAYARD.

J'ai une fille ?

ADOLPHE.

Quoi ! douteriez-vous ?...

FAYARD.

Non... en effet, je sais bien que dans le temps... mais je m'attendais si peu... ah ! bon Dieu ! quel événement !

AIR : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Elle respire ! ah ! que viens-je d'entendre !

ADOLPHE.

C'est un bonheur que vous n'attendiez plus.

Devant son père à peine j'ose rendre

Tous les hommages qui sont dus

A ses attraits, à ses vertus.

Quels souvenirs ce jour fera renaitre

Pour vos deux cœurs l'un vers l'autre attirés !

Elle vous aime avant de vous connaître ;

En la voyant d'abord vous l'aimerez.

Ah ! je lis dans vos yeux, des intentions conformes aux devoirs et aux sentimens d'un père

FAYARD.

Comme vous dites ; mon devoir, mes sentimens ; voilà mes intentions.

ADOLPHE.

Dois-je prévenir mademoiselle votre fille ?

FAYARD.

Est-ce qu'elle est seule, sans secours, depuis si longtemps ?

ADOLPHE.

Une voisine bienfaisante lui a donné asile.

FAYARD.

Où la trouverai-je, monsieur ?

ADOLPHE.

Tout près d'ici.

FAYARD.

Conduisez-moi... mais le saisissement... mes jambes refusent de me porter. Mercier ! Mercier !

## SCENE VI.

ADOLPHE, FAYARD, MERCIER.

MERCIER.

Qu'y a-t-il ?

FAYARD.

Dépêche-toi, vas avec monsieur.

MERCIER.

Oui.

FAYARD.

Tu me ramèneras sur-le-champ ma fille.

MERCIER.

Votre fille !

FAYARD.

Je n'ai pas le temps de t'expliquer...

MERCIER.

De quelle fille parlez-vous ?

ADOLPHE.

Venez, mon ami.

MERCIER.

Sa fille !

ADOLPHE.

Dieu soit loué... je l'ai trouvé sensible.

(*Adolphe et Mercier sortent par le fond.*)

## SCENE VII.

FAYARD, seul.

J'en suis tout étourdi... Je ne me rappelle pas avoir éprouvé une pareille révolution depuis le jour d'une certaine découverte conjugale... la première... Cette enfant qui me tombe du ciel ! Certainement il est bien doux d'être père.. et il y a dans ce mot seul une jouissance intime qui se révèle ou qui se révèlera... Mais lorsqu'on s'est arrangé une existence calme, tout-à-fait en dehors de la paternité... Enfin, en me séparant de la mère, j'avais tout-à-fait perdu de vue la fille... Et puis, qui sait de quelle manière elle a été élevée... Peut-être aussi coquette, aussi frivole que... Je crois que je l'entends. (*Il regarde par la porte du fond.*) Oui, une demoiselle monte l'escalier... Jolie tournure, ma foi !... C'est singulier comme le cœur me bat !

## SCÈNE VIII.

HÉLÈNE, MERCIER, FAYARD.

TRIO.

*Musique de M. Hormille.*

ENSEMBLE.

HÉLÈNE.

C'est lui, moment prospère !  
 Mais, hélas ! quand j'espère,  
 Le regard de mon père  
 Se détourne de moi.

FAYARD.

C'est elle, instant prospère !  
 Quel trouble involontaire  
 La tendresse d'un père  
 Me cause malgré moi !

MERCIER.

C'est lui, c'est votre père ;  
 Oui, vous devez lui plaire ;  
 Malgré son air sévère,  
 Il est ému, je croi.

Embrassez-le, mademoiselle,

HÉLÈNE.

Je n'ose encore.

FAYARD.

Qu'elle est belle !  
 De sa mère voilà les traits,  
 Son sourire rempli d'attraits.

HÉLÈNE.

Comme il me regarde ! je tremble.

FAYARD, à *Mercier*.

Trouves-tu qu'elle me ressemble ?

MERCIER.

Oui.

FAYARD.

Vraiment ?

MERCIER.

Ça vous fait honneur.

FAYARD, *allant à Hélène et l'embrassant.*

Ah ! ma fille, viens sur mon cœur !

## ENSEMBLE.

HÉLÈNE.

Ah ! pour moi quelle ivresse !  
 Dans ses bras il me presse.  
 Je puis à sa vieillesse  
 Promettre le bonheur.

FAYARD.

Ah ! pour moi quelle ivresse !  
 Sa beauté, sa jeunesse,  
 Charme de ma vieillesse,  
 Me promet le bonheur.

MERCIER.

Ah ! pour eux quelle ivresse !  
 Sa beauté, sa jeunesse,  
 Charme de sa vieillesse,  
 Lui promet le bonheur.

FAYARD.

Comment vous appelle-t-on ?

HÉLÈNE.

Hélène. (*Mercier s'assied sur le fauteuil à gauche, auprès du guéridon.*)

FAYARD.

Comme sa mère... Ma fille Hélène... je suis surpris du plaisir que j'éprouve à répéter ce nom-là.

HÉLÈNE.

Pour moi, il me semble que sans vous avoir jamais vu je vous aurais reconnu tout de suite ; vous paraissez si bon, et ma pauvre mère m'a si souvent parlé de vous !

FAYARD.

Ah ! oui, votre mère... Assez... je finirais peut-être par m'attendrir, et je serais malade... La moindre émotion me fait mal.. et je suis tellement sensible que je ne veux pas l'être.

HÉLÈNE.

Je ne vous parlerai que de ma joie et de ma tendresse... Et cependant cet instant si plein de charmes, je le craignais d'abord.

FAYARD.

Pourquoi ?

HÉLÈNE.

Si j'allais devenir pour vous un sujet de trouble et d'inquiétude...

FAYARD.

Mais non... mais non.

MERCIER, *à part.*

Au contraire.

FAYARD.

Il est vrai que mes plans de vie se trouvent un peu dérangés.

MERCIER, *à part.*

Un peu.

FAYARD.

Mais j'avais besoin d'une société, et j'en trouve une, la meilleure de toutes.

HÉLÈNE.

Je l'espère... Ma mère m'a enseigné, après le travail, qui fait vivre, quelques-uns de ces talens qui prêtent du charme à la vie... et je tâcherai d'embellir la vôtre... En retour de mes efforts je ne vous demanderai qu'un sourire de bonté pour votre fille, et quelquefois un souvenir pour celle qui lui apprit à vous aimer et à vous rendre heureux!

FAYARD.

Comme elle parle!... Sa mère avait bien raison... elle tient de moi... Charmante enfant, sois toujours ainsi, et je ferai pour toi... je ferai... Ah! mon Dieu! mais j'y pense, je ne puis rien faire... ma rente!...

HÉLÈNE.

Comment?

FAYARD.

Si seulement je vous avais connue deux jours plus tôt... mais actuellement il ne faut plus songer à mon héritage.

HÉLÈNE.

Ah! ne me supposez pas de pareilles idées.

FAYARD.

Rassurez-vous... nous ferons des économies... nous vivrons de privations.

MERCIER, *à part.*

Jolie perspective!

FAYARD.

En attendant, Mercier, fais transporter ici les effets de ma fille.

MERCIER, *se levant.*

Bon, pour commencer.

HÉLÈNE.

Monsieur Mercier, je vous recommande quelques petits tableaux et un piano bien modeste que j'ai acquis de mes épargnes.

MERCIER.

Bon! où mettrons-nous tout cela?



FAYARD.

Diable!

MERCIER.

Nous n'avons qu'un logement de garçon : deux pièces de plain-pied, et mon petit grenier qui n'est pas présentable.

FAYARD.

L'état des lieux est exact.

MERCIER.-

Il faudra déménager.

FAYARD.

Déménager! eh bien! déménageons; tu vas t'occuper de chercher un appartement.

MERCIER.

Bon, encore... En attendant, nous allons mettre celui-ci sens dessus dessous.

FAYARD.

Dérange ou arrange; tu prendras les ordres de ta nouvelle maîtresse.

MERCIER.

Pardonnez-moi, monsieur; le service des demoiselles n'est pas du tout mon fait : je suis un vieux garçon qui n'entends pas grand'chose aux petits soins, aux chiffons et aux toilettes.

FAYARD.

Eh! butor!... il faudrait peut-être prendre une femme de chambre.

MERCIER.

Dame! ce n'est pas vous, ni le portier, qui saurez...

FAYARD.

C'est vrai, il faudrait une femme de chambre. Allons, occupe-toi de chercher la femme de chambre.

MERCIER.

Bon! encore une course.

FAYARD, *à part*.

Si c'est comme ça que je commence mes économies...

MERCIER.

Joli embarras!

FAYARD.

Eh! crois-tu qu'on soit moins embarrassé que toi? Voyons, mademoiselle, puisque cet imbécile de Mercier n'a pas de présence d'esprit, il faut que j'en aie pour deux; il se chargera de l'extérieur, et moi provisoirement... (*à part*.) si je sais comment m'y prendre... (*haut*.) Restez là, je me félicite bien de votre arrivée.

MERCIER.

Et moidonc, si seulement on m'avait prévenu quelques jours d'avance.

La Rente viagère.

3

Paresseux, remue-toi donc.

AIR de *Masaniello*.

(à *Mercier*.)

Allons, allons, pauvre cervelle.

(à *Hélène*.)

Ne faites pas attention.

(à *Mercier*.)

Un peu d'ardeur, un peu de zèle;

(à *Hélène*.)

J'ai tant de satisfaction!

Vous verrez qu'en ce jour de fête,

Des embarras pour me sauver,

Seul je conserverai ma tête,

Si je puis la retrouver.

(*Mercier* sort par le fond, *Fayard* entre dans le cabinet à gauche.)

## SCENE IX.

HÉLÈNE, seule.

Ce pauvre père! que de peines je lui donne déjà. C'est à mes soins, à mon amour à l'en dédommager; quel tendre accueil il m'a fait! je tremblais en entrant. Ma mère m'avait dit que peut-être il refuserait de me nommer sa fille, et c'est le premier mot qui est sorti de sa bouche; après tant d'inquiétudes et de recherches, quelle joie!

AIR : *Faisons la paix*.

Il m'aimera; (*bis*.)

Déjà la crainte m'abandonne.

Triste ou joyeux, il me verra

Toujours la même, toujours bonne :

Il m'aimera. (*bis*.)

Oui, j'en suis sûre, il m'aimera.

DEUXIÈME COUPLET.

Il m'aimera. (*bis*.)

C'est ton souvenir que j'implore,

O ma mère! que n'es-tu là!

Avec moi tu dirais encore :

Il m'aimera. (*bis*.)

J'ai vu ses pleurs, il m'aimera.

## SCENE X.

ADOLPHÉ, HÉLÈNE.

ADOLPHE.

Je ne puis modérer mon impatience.

HÉLÈNE.

C'est vous, Adolphe ?

ADOLPHE.

Vous êtes seule ?

HÉLÈNE.

Je pensais à la reconnaissance que je vous dois, pour m'avoir ramenée dans les bras de mon père.

ADOLPHE.

Où donc est-il ?

HÉLÈNE.

Il va revenir.

ADOLPHE.

Je touche au but de mes espérances ; cet état que je désirais avec tant d'ardeur, dans quelques jours peut-être, je l'aurai.

HÉLÈNE.

Ah ! mon ami, j'en suis bien contente.

ADOLPHE.

Monsieur Vinot n'attend, pour traiter avec moi, que la conclusion de l'importante affaire dont il s'est chargé ; il espère enfin marier sa cliente.

HÉLÈNE.

Celle qu'il voulait faire épouser ?

ADOLPHE.

Et que j'aurais refusée même avant de vous connaître, par toutes sortes de motifs, qu'il serait trop long de vous expliquer. Je viens fidèle à ma parole, demander votre main à monsieur Fayard.

HÉLÈNE.

Quoi ! aujourd'hui ! ce pauvre père, lui enlever sa fille à peine retrouvée.

ADOLPHE.

Non, mais y joindre un fils, et le rendre témoin de notre bonheur.

HÉLÈNE.

Pardonnez-moi mes craintes, mon ami ; notre amour n'a pas toutes vos pensées, comme les miennes ; lorsque nous allons obtenir, vous, un rang, et moi un nom dans le monde, il ne faut pas oublier les sermens que le simple étudiant prodiguait

à la pauvre orpheline... Hélas ! c'était peut-être le temps le plus heureux de notre vie.

ADOLPHE.

Ah ! je te jure, par cette main chérie qui bientôt m'appartiendra...

(*Il lui baise la main.*)

## SCENE XI.

LES MÊMES, FAYARD, MERCIER.

FAYARD, *entrant par la gauche.*

Ah !

MERCIER, *entrant par le fond.*

Oh !

HÉLÈNE.

Mon père, ô ciel !

FAYARD.

Je ne m'attendais guère... (*d part.*) Voilà justement comme j'ai trouvé ma femme.

MERCIER.

Moi qui viens de louer un logement... Il paraît qu'on ne se déplaît pas dans celui-ci.

FAYARD\*, *d Adolphe.*

Je suis étonné, monsieur, que vous osiez vous permettre...

ADOLPHE.

Ah ! monsieur, excusez la vivacité de mes sentimens, en faveur de mes intentions honorables. Les circonstances seules ont retardé l'aveu que je voulais vous faire... maintenant, monsieur, souffrez que je m'explique avec franchise. Vous avez reçu mademoiselle comme votre fille, et c'est à ce titre que j'ose vous la demander.

FAYARD.

Le premier jour!... au bout d'une demi-heure ! vous ne perdez pas de temps ; d'ailleurs, vous êtes jeune, vous dépendez sans doute d'un père, d'un oncle.

ADOLPHE.

J'ai mon père qui approuve ma démarche ; mais je sens que j'aurais dû commencer par vous le faire connaître ; c'est une étourderie qui sera bientôt réparée... Monsieur, mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer.

\* Mercier, Adolphe, Fayard, Hélène.

## SCENE. XII.

MERCIER, FAYARD, HÉLÈNE.

FAYARD.

Hein! Mercier, qu'est-ce que tu dis de cela?

MERCIER.

Je dis que vous ne sortirez pas des embarras ; à votre place, moi, je profiterais de l'occasion... pour vous, et pour moi.

AIR : *Vaudeville de l'Actrice.*

De garder une demoiselle  
 Je n'ai plus la prétention ;  
 Je ne puis plus faire autour d'elle  
 Une éternelle faction.  
 Près de nous l'ennemi se poste ;  
 Il est sûr de nous dérouter :  
 Laissons la défense du poste  
 A celui qui peut l'emporter.

FAYARD.

Nous allons voir ; laisse-moi.

*(Mercier rentre dans la chambre à gauche.)*

## SCENE XIII.

FAYARD, HÉLÈNE.

FAYARD, *d part.*

Il faut que je sache si elle l'aime ; comment procéderai-je à l'interrogatoire ?

HÉLÈNE, *d part.*

Que va-t-il me dire ?

FAYARD, *d part.*Me voilà devenu un vrai père de comédie ; ça finira peut-être... *(haut.)* Hélène !

HÉLÈNE.

Mon père !

FAYARD.

Notre connaissance ne date que d'aujourd'hui, ma fille ; et déjà votre douceur, vos graces, et peut-être aussi, ce qu'on appelle la nature, m'ont inspiré pour vous un vif intérêt.

HÉLÈNE.

Que vous êtes bon !

FAYARD.

Parlons à cœur ouvert; et d'abord, quel est ce jeune homme?

HÉLÈNE.

Il m'aime.

FAYARD.

Je sais bien, je l'ai vu là-tout à l'heure; est-il riche?

HÉLÈNE.

Oui, mon père.

FAYARD.

Tant pis.

HÉLÈNE.

D'une bonne famille.

FAYARD.

Tant pis.

HÉLÈNE.

D'un rang distingué.

FAYARD, *à part.*

Tant pis, je vois venir la dot. (*haut.*) Et franchement, là, est-ce que vous l'aimez?

HÉLÈNE.

Oui, mon père.

FAYARD.

Ah! (*d part.*) Ce n'était pas la peine d'y mettre tant de façons.

HÉLÈNE.

Cet aveu vous fâcherait-il?

FAYARD.

Non; seulement si vous êtes d'accord tous les deux, si vous n'attendez que mon consentement; je ne vois pas pourquoi on est venu me déranger. Il fallait vous marier hier, c'était bien plus simple, mais le jeune homme n'aurait pas voulu, lui; car alors, il n'y avait pas de dot à espérer.

HÉLÈNE.

Quelle idée!

FAYARD.

Oui, l'on s'est mis en quête, non pas d'un père, mais d'une dot; on est bien tombé.

HÉLÈNE.

Que cette méfiance est cruelle!

FAYARD.

Allons, la voilà qui pleure! Où diable ai-je été m'attacher à cette petite, avant de penser que partout où il y a une jolie fille, il y a un amoureux, et par conséquent une dot à trouver; c'est cette sottise nature... finirez-vous de pleurer?

HÉLÈNE.

J'avais bien prévu qu'en arrivant ici je m'exposerais à de pareils soupçons.

FAYARD.

Eh ! non, ce n'est pas cela.

HÉLÈNE.

Vous êtes maître de votre fortune.

FAYARD.

Eh ! non, par malheur.

HÉLÈNE.

Vous ne pouvez pas encore m'aimer.

FAYARD.

Eh ! si fait, je t'aime plus que je ne voudrais... tu ne peux pas comprendre... voyons, tu aimes donc cet Adolphe ?

HÉLÈNE.

Oui.

FAYARD.

Tu en es bien sûre ?

HÉLÈNE.

Hélas !

FAYARD.

Allons, une grande résolution ! je cours chez l'homme d'affaires ; peut-être sera-t-il encore temps de me dédire.... Ah ! mon Dieu ! je serai bien heureux, si je n'en fais pas une maladie.

HÉLÈNE.

Plait-il ?

FAYARD.

Tout peut se réparer ; espère et embrasse-moi.

## SCENE XIV.

LES MÊMES, MERCIER, *entrant par le fond.*

MERCIER.

Un vieux monsieur demande à vous voir.

FAYARD.

Au diable !

MERCIER.

Je crois que c'est le père du futur.

FAYARD.

Fais entrer, il est essentiel que je lui parle. Je vais écrire un mot à monsieur Vinot, puisque je ne puis pas aller chez lui.

*(Il va à la table et écrit.)*

HÉLÈNE, *à part.*

Je respire à peine.

## SCENE XV.

LES MÊMES, DUCHEMIN\*.

MERCIER, *annonçant.*

Monsieur Duchemin.

FAYARD, *se levant, et allant à monsieur Duchemin.*Pardon, monsieur, je suis à vous; un mot pressé à écrire.  
(*Il se rassied et écrit.*)

DUCHEMIN.

Faites, monsieur, ne vous gênez pas. (*saluant Hélène.*) C'est mademoiselle Fayard que j'ai l'honneur de saluer? tout ce que je vois s'accorde parfaitement avec les éloges de mon fils.FAYARD, *donnant sa lettre à Mercier.*Mercier, cours vite chez monsieur Vinot, j'attends la réponse. (*à part.*) Si je pouvais rattraper mon capital. (*haut.*) Hélène, rentrez.

HÉLÈNE.

Rappelez-vous, de grace, que le bonheur de votre fille est entre vos mains. (*à part.*) Mon père m'aime; je plais à ce monsieur... j'ai bon espoir.

## SCENE XVI.

DUCHEMIN, FAYARD.

FAYARD.

Monsieur...

DUCHEMIN.

Vous avez vu mon fils... Comment le trouvez-vous?

FAYARD.

Fort bien.

DUCHEMIN.

C'est un honnête jeune homme, exact comme un livre de comptes, rangé comme moi... d'ailleurs fort avancé dans son état, car il est en pour parler avec monsieur Vinot pour l'achat de son cabinet d'affaires... Nous avons grand besoin de fonds, comme vous le voyez.

FAYARD, *d part.*

Nous y voilà!

DUCHEMIN.

Je vous fais compliment de mademoiselle votre fille; on n'est pas plus jolie.. Il paraît qu'une inclination mutuelle a rapproché ces jeunes gens... Maintenant c'est à nous à faire notre

\* Fayard, Mercier, Duchemin, Hélène.



métier de grands pareus, à balancer les avantages et à chiffrer la dot.

FAYARD, *à part.*

Chiffrer !... Ce monsieur a des expressions...

DUCHEMIN.

Que comptez-vous faire, s'il vous plaît, en faveur de ce mariage ?

FAYARD, *hésitant.*

Mais je ne sais pas encore.

DUCHEMIN.

Vous n'avez pas d'autre enfant ?

FAYARD, *vivement.*

Non ! Je l'espère bien, Dieu merci.

DUCHEMIN.

Une demoiselle si intéressante ne peut manquer d'avoir un bon père.

FAYARD.

Le meilleur père que je pourrai.

DUCHEMIN.

Monsieur, je suis capitaliste. . . Oserai-je m'informer de votre état ?

FAYARD.

Ancien sous-chef au Mont-de-Piété.

DUCHEMIN.

Et maintenant...

FAYARD.

Provisoirement rentier... (*d part.*) je crois. Mercier ne revient pas.

DUCHEMIN.

Rentier ! bon état... Nous ferons des affaires ensemble... J'ai la main heureuse... Ce matin encore, une excellente spéculation... J'ai pris 80,000 fr. à fonds perdu, d'un vieux monsieur qui n'a pas deux ans à vivre.

FAYARD.

Plaît-il !... Entendons-nous... Une rente viagère ?

DUCHEMIN.

Dont l'extinction naturelle ne se fera pas long-temps attendre.

FAYARD.

Ce matin, dites-vous ?

DUCHEMIN.

Ce matin même, par l'entremise de monsieur Vinot.

FAYARD, *se levant ; d part.*

Serait-ce mon homme ? (*haut.*) Connaissez-vous le vieux monsieur dont vous parlez ?

DUCHEMIN.

Non ! Je sais seulement qu'il est goutteux, cassé, et porteur d'un catharre obstiné qui ne le mènera pas loin.

La Rente viagère.

FAYARD.

Vous croyez !

DUCHEMIN.

J'en suis sûr... Je l'ai fait examiner de la tête aux pieds par un médecin physionomiste qui assistait mon homme d'affaires.

FAYARD, *à part.*

L'homme en noir... Le clerc aux pastilles... C'est cela...  
(*haut.*) Et vous avez conclu ?

DUCHEMIN.

Irrévocablement.

FAYARD.

Vous avez signé ?

DUCHEMIN.

Et paraphé, tout à l'heure, avant de venir ici.

FAYARD.

Là ! il a signé... Tout est fini.

DUCHEMIN.

Qu'avez-vous donc, monsieur ?

FAYARD.

J'ai, monsieur... qu'il est indécent de spéculer ainsi sur la vie d'un honnête homme qui, peut-être, n'est pas prêt à céder, entendez-vous bien?... Le plus fin s'y trompe... Moi, je voudrais que ce monsieur vécût encore quinze ans, vingt ans, trente ans... pour vous apprendre à faire de pareils calculs... Oui, je voudrais qu'il vécût encore quarante ou cinquante ans, ma parole d'honneur !

DUCHEMIN.

En vérité, monsieur, cette brusque sortie m'étonne... Que ne vous en prenez-vous à ceux même qui trafiquent avec nous de l'avenir de leur famille, et qui nous donnent leur existence pour hypothèque ? Il m'est permis de spéculer sur l'égoïsme, quand l'égoïsme spéculé sur mes erreurs... au plus habile ! Mais je ne veux songer qu'à l'intérêt qui m'amène... Quelle somme destinez-vous à l'établissement de mademoiselle votre fille ?

FAYARD, *avec effort.*

Rien du tout.

DUCHEMIN.

Comment, rien?... Après vous, du moins, que devez-vous lui laisser ?

FAYARD.

Rien du tout.

DUCHEMIN.

Un refus! Mais je vous ai dit, monsieur, que ces jeunes gens s'aimaient... Vous devez le savoir : ils seront désolés... Vous vous taisez... Vous, monsieur, qui tout à l'heure le preniez sur un ton de morale si élevé...

## SCENE XVII.

LES MÊMES, MERCIER.

MERCIER.

Monsieur Vinot était sorti.

FAYARD.

C'est bon.

MERCIER.

On m'a dit qu'il était allé faire signer votre contrat de rente viagère à son client.

FAYARD.

Assez.

DUCHEMIN.

Qu'entends-je ?

FAYARD, à *Mercier*.

Laisse-nous.

(*Mercier sort.*)

## SCENE XVIII.

DUCHEMIN, FAYARD.

DUCHEMIN.

Quoi, monsieur!... vous seriez?...

FAYARD.

Le vieillard goutteux, cassé, catharreux... C'est moi... et ma rente dont vous attendez l'extinction naturelle.

DUCHEMIN.

Ah! monsieur! que d'excuses!... croyez que si j'avais su...

FAYARD.

Votre médecin physionomiste est un âne. Voyez, j'ai l'œil vif, le teint frais; je pourrais danser au mariage de ma fille... Ma goutte, c'est un petit rhumatisme; mon catharre, un rhume quand j'attaque froid aux pieds. Je me mettrai plutôt dans une maison de santé.

*Air de Partie et Revanche.*

A durer long-temps je m'apprête,

Et lorsqu'enfin je toucherai le port,

Je serai mis dans la Gazette  
 Comme un rare exemple du sort,  
 Si la Gazette vit encor.  
 Avant moi vous mourrez de rage,  
 Vaincu par ma ténacité :  
 Ma personne et votre héritage  
 Iront ensemble à la postérité.  
 Je veux passer à la postérité.

DUCHEMIN.

A votre aise, monsieur.

FAYARD.

Mais je ne veux pas abuser de mes avantages... Il est toujours temps de rompre un mauvais marché, et me voilà prêt à reprendre mon capital. Non, je le reprendrai sans façon, voyez-vous.

DUCHEMIN.

Vous avez sans doute d'autres fonds ?

FAYARD.

Je n'ai que mon fonds perdu.

DUCHEMIN, *à part.*

Ceci change bien les choses. (*haut.*) Entre gens comme nous, les affaires conclues ne sont pas des jeux d'enfants... Bonnes ou mauvaises, gardons nos chances.

FAYARD.

Pourtant, l'intérêt de nos jeunes gens... vous en parliez encore tout à l'heure. Si je vous offrais un dédommagement, un pot-de-vin... En général, il n'y a rien qui tienne contre un pot-de-vin.

DUCHEMIN.

Il est trop tard... j'ai donné une destination à tous mes fonds.

FAYARD.

Alors...

DUCHEMIN.

J'en suis désolé... votre rente viagère vous sera servie exactement, et long-temps, je le présume.

FAYARD.

Le plus long-temps possible.

DUCHEMIN.

Quant au mariage, vous sentez qu'il ne peut plus avoir lieu... J'engagerai mon fils à supprimer ses visites.

FAYARD.

Et moi, je le lui ordonnerai. (*Duchemin sort.*)

## SCENE XIX.

FAYARD, *seul.*

Ma foi, j'ai fait ce que j'ai pu... Diable d'agioteur ! il tient à sa spéculation comme si c'était un marché d'or pour lui... Au fait, il m'aura trouvé mauvaise mine... Je dois être changé depuis ce matin... Tant d'assauts en un jour !... Allons, voilà l'enfant à présent. (*Hélène sort de la chambre et se dirige vers le devant de la scène, à droite.*) Jolie nouvelle à lui apprendre... Oh ! que la paternité est une agréable chose !

## SCENE XX.

HÉLÈNE, FAYARD.

HÉLÈNE, *s'avançant sur la pointe du pied.*

Il est parti ?

FAYARD.

Oui.

HÉLÈNE.

Vous allez me trouver bien curieuse.

FAYARD.

Est-ce que tu as écouté à la porte ?

HÉLÈNE.

Non.

FAYARD, *à part.*

Elle aurait tout aussi bien fait... Je n'aurais pas la peine de lui apprendre... Maudite rente viagère !

HÉLÈNE.

Comme vous me regardez !... Vous avez l'air triste.

FAYARD.

Écoute : tu aimes, je te le pardonne... mais cet amour, après tout, n'est pas insurmontable... En quelques mois cela ne fait pas tant de progrès.

HÉLÈNE.

Que dites-vous, ô ciel !

FAYARD.

Un caprice, un enfantillage, voilà tout, j'en suis sûr... Ces grandes passions, c'est bon dans les romans. On ne mange pas et on se tue !... Mais toi, tu ne tueras pas, et tu...

HÉLÈNE.

Il a donc refusé ?

FAYARD.

Positivement. (*à part.*) Elle va se désoler un peu, je m'y attends.

HÉLÈNE.

Il a refusé, mais son fils ?

FAYARD.

Que veux-tu ? il faudra bien qu'il obéisse.

HÉLÈNE.

Adolphe. Oh ! non... il ne peut pas m'abandonner... ses promesses... son devoir... oublier tout, il ne le peut pas.

FAYARD.

Bah ! bah !

HÉLÈNE.

Mais si ce n'était pas comme vous le dites un amour sans force, une parole sans valeur... si c'était un serment sacré, inviolable ?

FAYARD, *à part.*

Hein !

HÉLÈNE.

Je voudrais le voir... faites que je le voie... devant moi il n'osera pas dire qu'il m'abandonne.

FAYARD, *à part.*

Oh ! là ! là ! qu'est-ce que j'entrevois ?

HÉLÈNE.

O mon père ! pardon, pardon.

FAYARD.

Je ne vous dis rien, ma fille ; calmez-vous.

HÉLÈNE.

Aurai-je la force de vous avouer...

FAYARD, *à part.*

Est-ce que ça tournerait comme l'aventure de ma femme ?

HÉLÈNE.

Vous me maudirez peut-être.

FAYARD.

Eh ! non. Oh ! de la confiance.

HÉLÈNE.

Vous êtes mon seul ami, vous me l'avez dit, mon meilleur ami.

FAYARD.

Eh bien ! j'ai le frisson.

HÉLÈNE.

Ce jeune homme...

FAYARD, *à part.*

J'ai la fièvre.

HÉLÈNE.

Rien ne peut plus nous désunir.

FAYARD, *avec explosion.*

Bon ! malheureuse enfant ! Eh bien ! eh bien ! elle se trouve mal à présent, il ne manquait plus que cela. Hélène... ma fille... au secours... Mercier... Mercier...

## SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, MERCIER.

MERCIER, *accourant.*

Ah ! mon Dieu ! mademoiselle...

FAYARD.

Emmène-la.

MERCIER.

Qu'est-ce qui lui est donc arrivé ?

FAYARD.

Ça ne te regarde pas ; donne-lui tous les soins...

MERCIER.

Oui, monsieur, je lui ferai prendre l'air, je lui frotterai les tempes avec de l'eau de Cologne.

*(Il entre avec Hélène dans la chambre à gauche, Fayard le conduit jusqu'à la porte.)*

## SCENE XXII.

FAYARD, *seul.*

Ma fille, maîtresse de ce jeune homme!... reviendra-t-il?... Oh! non... les jeunes gens d'aujourd'hui... Que faire? quel parti prendre? Aller le trouver hardiment, et me battre avec lui! Folie... s'il me tue, demain ma fille demandera l'aumône, et l'autre se réjouira de l'extinction de ma rente... Garder le silence... elle m'accusera d'insensibilité... moi qui l'aime déjà comme si j'avais passé ma vie avec elle; moi qui ressens ses affronts, et qui me repens de sa faute. Cependant il faut qu'il l'épouse, et que j'aie de l'argent... de l'argent!... s'il ne fallait que six mille francs par an, je les donnerais! je puis encore travailler... Je serais horriblement gêné, mais j'aurais la satisfaction de remplir mon devoir... Mais non... c'est de l'argent comptant... une grosse somme; ce que je n'ai pas enfin, qui m'empêche d'être bon père... Au diable soient les avares comme Duchemin, et les égoïstes... comme moi. Attendre que j'aie fait des économies... le voudra-t-il?... et puis attendre... c'est bientôt dit... de la façon dont les événemens arrivent, et dont les confidences se succèdent et se compliquent, qui sait si l'on peut attendre?... et pas un moyen de me tirer d'embarras! Mon Dieu! un sacrifice, je veux bien le faire!... mais encore faut-il qu'on m'en propose un. Ah! quelqu'un... serait-ce Adolphe?... non... il ne reviendra pas.

## SCENE XXIII.

VINOT, FAYARD.

VINOT.

Vous ne m'accuserez pas de négligence ; je vous apporte l'expédition du contrat de rente viagère.

FAYARD.

Merci.

VINOT.

Vous voilà content ?

FAYARD.

Enchanté ! vous m'avez fait faire une belle opération.

VINOT.

Je me sauve, car je ne suis venu qu'en passant. . toujours en course pour cette grande affaire... vous savez... Croiriez-vous que dans une ville comme Paris je n'ai pas encore trouvé d'amateurs ? Il y a pourtant assez d'argent à gagner.

FAYARD.

Hein !... où trouve-t-on de l'argent à gagner ?

VINOT.

Je croyais vous avoir conté...

FAYARD.

Non... parlez.

VINOT.

Je vous le dis confidentiellement, car ces démarches-là s'écartent un peu de mes habitudes ; il s'agit d'un mariage que, par complaisance et presque malgré moi, je me suis chargé d'amener à fin... Je cherche un futur... j'ai promis d'en déterminer un quelconque... le premier individu qui voudra s'arranger d'une dot magnifique, pourvu qu'il ait un nom... présentable... On m'a parlé d'un colon père de deux enfans.

FAYARD.

Ah ! ça, je ne comprends pas un mot à ce que vous dites... une dot superbe...

VINOT.

Cent mille francs.

FAYARD.

Jetés à la tête du premier venu.

VINOT.

Il y a plus... s'il y a des dettes...

FAYARD.

On les paiera peut-être encore ?

VINOT.

Jusqu'au dernier sou.



FAYARD.

C'est bien extraordinaire... mais s'il a des dettes énormes, ce futur ? Si ce futur a besoin de 50,000 francs ?

VINOT.

On les lui donnera.

FAYARD.

Comptant ?

VINOT.

De la main à la main ; j'ai les fonds chez moi.

FAYARD.

Prodigieux ! et vous n'avez encore trouvé personne ?

VINOT.

Personne depuis trois jours.

FAYARD.

Je conçois : on le voudrait jeune et beau garçon.

VINOT.

Ce n'est point de rigueur ; qu'il se présente un honnête homme, pourvu qu'il soit discret, on le prendra, fût-il, du reste, laid, maussade et mal tourné.

FAYARD, à part.

Comme ça m'irait ! (*haut.*) Ecoutez, on pourrait trouver votre affaire... donnez-moi quelques renseignements... c'est une demoiselle ?

VINOT.

Oui, la fille du marquis de... une créole.

FAYARD, à part.

Hum. (*haut.*) De Saint-Domingue ?

VINOT.

Oui.

FAYARD, à part.

Le pays de ma femme. (*haut.*) Vieille ?

VINOT.

Dix-sept ans.

FAYARD, à part.

Aie ! (*haut.*) Laide ?

VINOT.

Jolie... des yeux éveillés...

FAYARD, à part.

Oh !

VINOT.

Le mariage devra se conclure dans le plus bref délai.

FAYARD.

On est pressé... je commence à comprendre.

VINOT.

Et le mari promettra de se montrer bon père.

La Rente viagère.

FAYARD.

Ça s'éclaircit... je comprends tout-à-fait.

AIR : *Vaudeville de la piété filiale.*

Je vois qu'il faut un mari bon enfant,

Endurci contre les épreuves ;

Qui, dans l'hymen, ait déjà fait ses preuves :

J'en connais un dont vous seriez content.

VINOT.

De la tendresse conjugale

S'il remplit le devoir forcé,

Il en sera bientôt récompensé

Par la piété filiale.

FAYARD.

Le pauvre homme ! il aura les cinquante mille francs de pot de vin ?

VINOT.

Ah ! il aime l'argent !

FAYARD.

Eh ! non pas précisément... mais c'est un être horriblement malheureux ; il se marie... une créole du même genre que la vôtre... elle apporte aussi une belle dot, bien ; elle la mange, soit ; enfin, elle fait passer le pauvre diable par tous les inconvéniens ordinaires et extraordinaires... Elle meurt, bon ! le voilà libre... maître de sa fortune, il croit faire une admirable opération ; pas du tout... le rentier ruine sa fille sans le savoir, et aujourd'hui, pour tout réparer, il va redevenir ce qu'il a déjà été... le tout par dévouement.

VINOT.

Ah ! ça, mais...

FAYARD.

Chut ! j'entends quelqu'un, c'est Adolphe.

## SCENE XXIV.

VINOT, ADOLPHE, FAYARD.

FAYARD.

Que voulez-vous encore ?

ADOLPHE.

Vous demander la main de votre fille, malgré mon père, en dépit de tous les obstacles.

FAYARD.

Brave garçon !

ADOLPHE.

C'est que vous ne savez peut-être pas...

FAYARD.

Ah! j'en sais bien assez; j'ai déjà reçu des confidences, n'allez pas les recommencer, je vous en prie... (*Il appelle.*) Hélène, ma fille! (*à lui-même.*) Nous ferons tous des sacrifices aujourd'hui... le mien me coûtera cher... mais enfin...

## SCENE XXV.

LES MÊMES, HÉLÈNE, MERCIER\*.

HÉLÈNE.

Ciel! Adolphe!...

FAYARD.

Je vous donne en mariage cinquante mille francs.

ADOLPHE.

Ah! monsieur!...

HÉLÈNE.

Mon père!

MERCIER.

Où prend-il cela?

FAYARD.

Les fonds sont chez monsieur Vinot.

VINOT.

Chez moi!

FAYARD, *bas.*

L'indemnité conjugale.

VINOT.

Quoi! vous êtes...

FAYARD.

Mon Dieu, oui; le rentier en question.

VINOT.

Je vous en fais mon compliment.

FAYARD.

Mes enfans, je vous annonce un grand événement; je me marie aussi.

ADOLPHE.

Vous!

HÉLÈNE.

Se peut-il!

MERCIER.

Vous vous mariez?

FAYARD.

J'étais las du veuvage; je brûlais de convoler en secondes noces. C'est une passion, une fureur qui me tient; j'en perds le repos, l'appétit et le sommeil... C'est si doux le mariage... ouf!

\* Vinot, Fayard: Adolphe, Hélène, Mercier.

HÉLÈNE.

Vous resterez près de nous... vous me ferez connaître ma belle-mère.

FAYARD.

Du tout, du tout, il faudra nous séparer; nous vivrons bien heureux, chacun à notre manière. Mercier, mon vieux, (*Il va auprès de lui\**.) nous nous quitterons aussi... mais si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas placer tes fonds en viager; pense à ton neveu et à moi. On n'est jamais sûr de vivre tranquille... on s'éveille sans famille et garçon, et l'on se couche mari et père.

MERCIER.

Vous m'effrayez.

FAYARD.

Heureusement je suis philosophe; on vit long-temps avec cela... (*à Adolphe.*) et je vous prie, jeune homme, d'en faire part à monsieur votre père; ça lui fera plaisir.

### VAUDEVILLE FINAL.

AIR : *Fragment de l'ouverture de la Revue de Paris.*

ou : *Oui, c'est le courrier* (du Courrier de la maille).

FAYARD.

C'est un fonds perdu ;  
 Consolons-nous, car le sage  
 Se dédommage :  
 Le sort lui ménage  
 Un avantage  
 Inattendu.

TOUS, *en chœur.*

C'est un fonds perdu, etc.

ADOLPHE.

Devant l'intrigant  
 Comme autrefois, hélas ! tout cède,  
 Quand on ne possède  
 Que patriotisme et talent.  
 C'est un fonds perdu.

TOUS.

Consolons-nous, car le sage, etc.

VINOT.

Au pied de l'autel,  
 Tant que la foi donna des places,  
 J'ai vu des grimaces

\* Vinot, Hélène, Adolphe, Fayard, Mercier.

Qui méritaient au moins le ciel.  
C'est un fonds perdu.

TOUS.

Consolons-nous, car le sage, etc.

MERCIER.

Un jour, y a vingt ans,  
Comm' je brûlais de prendre femme,  
Tout d'un coup ma flamme  
S'éteignit ; et depuis ce temps,  
C'est un fonds perdu.

TOUS.

Consolons-nous, car le sage, etc.

FAYARD.

Dans les gouvernans  
Ma confiance est prononcée ;  
Je l'ai remplacée  
Douze fois depuis quarante ans.  
C'est un fonds perdu.

TOUS.

Consolons-nous, car le sage, etc.

HÉLÈNE, *au public.*

Dans vos mains l'auteur  
Place aujourd'hui ses espérances ;  
Après ses avances  
N'allez pas dire avec humeur :  
C'est un fonds perdu ;  
Mais de bravos, au contraire,  
Daignez nous faire  
Rente viagère,  
Et nous payer le terme échu.

TOUS.

Point de fonds perdu ;  
Mais de bravos, au contraire, etc.

FIN.